

Recherches sociographiques



Yves FRENETTE (dir.), *Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française 1958-2008. Archives, recherche, diffusion*, Ottawa, CRCCF et Le Nordir, 2008, 131 p.

Jeanne Valois

Volume 51, Number 1-2, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/044742ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/044742ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valois, J. (2010). Review of [Yves FRENETTE (dir.), *Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française 1958-2008. Archives, recherche, diffusion*, Ottawa, CRCCF et Le Nordir, 2008, 131 p.] *Recherches sociographiques*, 51(1-2), 293–295. <https://doi.org/10.7202/044742ar>

Le cardinal Édouard Gagnon est l'exemple du prêtre au service de l'Église, professeur de théologie, supérieur de grand séminaire, évêque et cardinal au Vatican. Parmi ceux qui sont restés attachés à une œuvre toute leur vie, signalons le père Fernand Lindsay, philosophe de formation et enseignant, connu comme le fondateur du festival de musique de Lanaudière. Il a tenu un rôle d'« animateur culturel », qui fut souvent le fait de prêtres enseignants.

Ces religieux personnifient l'Église des œuvres par opposition à l'Église paroissiale, celle du clergé séculier et de la hiérarchie. Elle a une fonction sociale, elle répond aux besoins par « le souci de la plus grande compétence » (p. 12). Une érosion des bases démographiques et la reprise de nombreuses œuvres par l'État ont marqué la fin des années 1960. Certaines communautés, notamment les Religieuses de Jésus-Marie, furent touchées par la fermeture de leurs nombreuses écoles normales. De l'Église à vocation sociale, nous sommes passés à l'Église du petit reste. Moins de fidèles, mais une évangélisation plus profonde avec une place majeure pour le laïc. Le passage par les missions étrangères influence la conception de l'Église d'ici, qui devient lieu communautaire d'évangélisation.

Le lecteur pourrait être surpris du peu de référence à la nation ou encore à la théologie, voire à la spiritualité. Les entrevues décrivent un trajet personnel d'engagement par l'action dans la société. D'ailleurs, aucune communauté contemplative n'est représentée.

Passons sur les quelques lacunes d'édition, sans doute signe d'une production collective. C'est un ouvrage intéressant en tant que document, car il n'y a pas d'analyse ni de conclusion et le lecteur n'a qu'une courte préface à se mettre sous la dent. Malgré tout, une cohérence d'ensemble se profile. L'Église veut sauver sa mémoire, celle d'une Église utile et compétente, et se donner un nouvel horizon qui renoue avec l'idéal évangélique d'une Église sans mur, sans cette pesanteur institutionnelle qui a fait sa force et sa faiblesse.

Jean GOULD

*Sociologue,
Montréal.
jean.gould@rocler.com*

Yves FRENETTE (dir.), *Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française 1958-2008. Archives, recherche, diffusion*, Ottawa, CRCCF et Le Nordir, 2008, 131 p.

Publié à l'occasion du 50^e anniversaire du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF), cet ouvrage atteint pleinement son objectif qui est de refléter les multiples volets du « plus ancien centre de recherche sur la littérature, la culture et l'histoire du Canada français » (p. 9). Objet de mémoire pour les nombreuses personnes qui l'ont fréquenté et qui le fréquentent encore, cette publication est agréable à lire et à feuilleter, car elle est agrémentée d'une riche iconographie issue du fonds d'archives du Centre. Outre les témoignages du fondateur, Paul Wyczynski, professeur de littérature d'origine polonaise qui, tout

au long de sa carrière, a fait d'Émile Nelligan le sujet principal de ses recherches, et de Yolande Grisé, une autre littéraire, mais « de souche » canadienne-française cette fois, qui dirigea le Centre de 1985 à 1997, l'ouvrage se divise en quatre parties qui, tour à tour, traitent d'histoire, du fonds d'archives, des publications et de la communauté franco-ontarienne.

Malgré que le CRCCF ait eu des directeurs issus de disciplines variées, il demeure que son port d'attache est, depuis les tout débuts, le Département des lettres françaises. Les premiers projets de recherche concernaient essentiellement des auteurs canadiens-français tels qu'Émile Nelligan et François-Xavier Garneau avant de regrouper les recherches autour des genres littéraires. L'histoire a toujours été intégrée à ces projets, mais, au fil des ans, un plus grand décloisonnement des disciplines a permis de penser plus globalement la civilisation d'ici. Les années 1970-1980 virent l'éclatement du Canada français favorisant l'émergence d'identités plus circonscrites spatialement. Le Centre choisit alors de s'investir pleinement dans le développement des études sur l'Ontario français, alors en pleine expansion institutionnelle et culturelle. L'éventail de ses activités scientifiques s'élargit alors. Aux archives conservées par les professeurs-chercheurs, s'ajoutent celles de divers organismes dont l'Association canadienne-française d'Ontario, l'Ordre de Jacques Cartier, et de divers politiciens, artistes, écrivains, etc., qui ont œuvré dans tout le Canada francophone et en Ontario français. On parle aujourd'hui de plus de 500 fonds.

Non content d'accueillir des documents archivistiques, le Centre en produit en quelque sorte. Il s'agit de la collection « Archives des lettres canadiennes ». Mise sur pied en 1959-1960, cette collection compte aujourd'hui treize titres. Publié chez Fides depuis 1972, chaque numéro traite d'un seul sujet à la fois : le roman, la poésie, le théâtre, la biographie, etc. Outre les études, on y trouve des témoignages – d'auteurs, de metteurs en scène ou de comédiens, par exemple –, et une bibliographie parfois très élaborée. Une mine de renseignements historiques et littéraires en somme ! Le dernier volet du programme du Centre est particulièrement intéressant pour les sociologues, il s'agit du lien tissé avec la communauté franco-ontarienne. Non seulement a-t-on mis sur pied une série de causeries, mais des chercheurs ont aussi présidé des groupes d'études et se sont regroupés en réseaux à la grandeur de la province ; « désormais, l'Ontario français constituerait le sujet de plusieurs projets de recherche et d'activités de diffusion » (p. 107). Parmi ces derniers, il y eut bien sûr des expositions, mais surtout, la publication de manuels scolaires. La population de son côté cédait volontiers ses archives. En 1993-1994, 20 % des 1 200 usagers du Centre venaient du grand public (p. 112) (aujourd'hui la proportion est de 30 %). C'est ainsi que, en 1997, lorsque l'existence même du Centre fut remise en question, la communauté franco-ontarienne, déjà aux aguets pour sauver l'Hôpital Montfort, monta de nouveau aux barricades : le Centre fut maintenu dans son intégrité (p. 113) et, depuis, il intensifie sa collaboration avec le milieu associatif de l'Ontario français. Cet ouvrage n'est pas du type essai comme on en voit habituellement dans les milieux universitaires. Il est un livre-souvenir, mais il a la propriété de nous inviter à devenir un usager du Centre, notamment si le Canada français et, surtout, l'Ontario français nous intéressent. La consultation de cette belle et brève publication donne un avant-goût de ce que l'on y trouvera. Son site WEB – <http://www.crcf.uottawa.ca> – vous informe des activités en cours.

Jeanne VALOIS

CEFAN,
Université Laval.
jeanne.valois@fl.ulaval.ca

Sherry SIMON, *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*, Montréal, Éditions Fides, 2008, 348 p. (Nouvelles études québécoises.)

Le livre *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction* est la traduction française (élaborée par Pierrot Lambert) de *Translating Montreal. Episodes in the Life of a Divided City* (2006). Dans le péri-texte, le lecteur peut constater l'intérêt suscité et l'excellente réception de cet ouvrage, dans son édition originale, qui a remporté le prix Mavis-Gallant et le prix Gabrielle-Roy, et a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal ainsi qu'au prix Raymond-Klibansky. L'auteure a écrit auparavant des livres importants sur la traduction de la littérature québécoise et sur les rapports entre la traduction et la culture de même qu'un essai sur l'hybridité culturelle au quartier Mile End de Montréal, qui est le germe du présent ouvrage. Elle entreprend ici une œuvre ambitieuse, d'une grande portée, qui convoque et fait dialoguer une pluralité de disciplines et de domaines de recherche dont l'histoire sociale et culturelle, l'histoire intellectuelle et des idées, l'histoire urbaine, la traductologie, la sémiotique de l'espace, la sociolinguistique et les études littéraires. Sherry Simon nous invite parallèlement à une traversée de Montréal qui s'adresse à nos sens et à notre sensibilité, qui évoque la sonorité et les « rues jargonantes » et qui devient une « aventure géopoétique ».

Dans sa « Préface à l'édition française », l'auteure explicite les deux buts du livre : faire le constat de l'évolution de Montréal sur les plans linguistique et culturel et mettre en relief le rôle de la traduction en montrant à quel point certains traducteurs, écrivains et intellectuels anglophones ou francophones, originaires du Canada ou immigrants, ont été des acteurs culturels et ont contribué à changer les relations entre les communautés linguistiques et à transformer une ville jadis divisée et duelle en un laboratoire multiculturel et multilingue. Montréal y apparaît comme un « espace de traduction » que Sherry Simon explore et dissèque d'un point de vue synchronique et diachronique, depuis les années 1940-1950 jusqu'à nos jours.

La définition que l'auteure propose de la traduction est une définition large, « celle d'une écriture inspirée par la rencontre d'autres langues, incluant les effets d'une interférence créative » (p. 40). La traduction y est perçue comme un processus – et non comme un produit – et comme un instrument de changement de l'histoire sociale et culturelle de la ville. Les rapports d'échange et d'interpénétration inhérents à la traduction apparaissent comme la source de la culture sur place. Parallèlement la traduction est abordée comme un outil heuristique permettant de dévoiler les valeurs culturelles et l'évolution des relations entre les communautés.

L'ouvrage est structuré en six chapitres. Le premier chapitre se focalise sur les voyages initiatiques de F. R. Scott et de Malcolm Reid, de l'ouest à l'est de la